

Metz > **DEBOUT !** Ouvert jeudi, le festival *Le livre à Metz - littérature & journalisme* clôt aujourd'hui, place de la République et aux alentours, sa 30^e édition. Son thème, l'engagement, sous le titre *Debout !*. On peut encore courir y écouter aujourd'hui Marie Desplechin et Fatou Diome, ou Jean-Luc Coatalem et Olivier Weber parler voyage (lelivreametz.com). L'événement espère dépasser les 35 000 visiteurs habituels.

Jeunesse > **WOLF ERLBRUCH RÉCOMPENSÉ** Le prix Alma de la fondation Astrid Lindgren, l'un des plus prestigieux de la littérature jeunesse, a été décerné à l'illustrateur allemand Wolf Erlbruch. Né en 1948, il réside à Wuppertal. Il est l'auteur du célébrissime *La petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête* (Milan). Le jury évoque aussi *Le canard, la mort et la tulipe*, « le plus beau livre sur la mort jamais publié ».

Ardenne > **PATTI CHEZ ARTHUR** La rock star américaine Patti Smith, fan d'Arthur Rimbaud, a acheté une maison construite sur les ruines d'une ferme qui appartient à la famille du poète à Roche. La ferme fut détruite en 1918 par les Allemands, puis la demeure construite sur ce terrain par une comtesse passionnée par le poète. Elle est désormais à Patti Smith, qui est aussi la marraine du musée Rimbaud.

EN POCHE

PRIMO LEVI C'était un homme



PRIMO LEVI
Moi qui vous parle
Conversation avec Giovanni Tesio,
Pocket / Tallandier,
160 p., 6,30 €

TURIN, le 12 janvier 1987 : l'universitaire Giovanni Tesio entame des entretiens avec Primo Levi en vue d'une biographie. Le 11 avril, l'écrivain (né en 1919) se suicidera. Le livre consignant ces dernières conversations de l'auteur de *Si c'est un homme*, son récit du camp d'Auschwitz, paraît en français. Le projet était d'écrire une « biographie autorisée ». Ils se rencontrèrent à trois reprises, dans l'appartement bourgeois de Levi, jusqu'au 8 février, avant que cela soit interrompu d'abord par une hospitalisation de Levi puis par son suicide.

« Un fusil déchargé »

En lisant ses confessions, on découvre un enfant timide, surtout vis-à-vis des filles (« cela a été une souffrance épouvantable »), terriblement inhibé, « sujet à des épisodes de profonde dépression ». « Un jour il me dit "Je me sens comme un fusil déchargé". L'expression est exactement celle utilisée par Cesare Pavese », le grand écrivain qui se suicida en août 1950 à Turin, remarque Giovanni Tesio. « Primo Levi était un homme à jamais blessé, analyse l'universitaire, mais capable de rire et d'être ironique. » Seules les excursions en montagne l'apaisaient. « Nous ne devons pas voir Primo Levi comme quelqu'un de faible », conclut Giovanni Tesio : « Ce n'était pas un homme vaincu, il savait se battre même si la vie, d'une certaine façon, l'a soumis. »



L'auteur photographié par son père, à 13 ans... DR

L'alpinisme (James Salter, Erri de Luca), les échecs (Nabokov), le foot (Camus), la boxe (Arthur Cravan), la tauromachie (Hemingway)... Les écrivains abondent qui entretiennent une passion pour « un sport et un passe-temps » (selon un titre du premier nommé). Manquait un grand ouvrage sur le surf, le voici. *Jours barbares* (*A surfing life*), livre de mémoires et d'aventures, récit ethnologique, a reçu le prix Pulitzer en 2016. Au gré des pérégrinations professionnelles de son père, William Finnegan passe son enfance en Californie et à Hawaï dans les années 60. Autant dire : tout pour être aspiré par la vague. Le surf le saisit alors qu'à 13 ans il a « pratiquement cessé de croire en Dieu », au

profit d'un « filon secret menant à la beauté et à l'émerveillement ».

« La magnifique violence des déferlantes »

On n'échappe pas à son époque, en l'espèce celle de la contre-culture. Il dérive loin de sa famille, accède au cérémonial tribal de la fumette et le reconnaît : le surf traduisait « par sa futilité vaguement hors-la-loi, son renoncement à tout travail productif, le désamour que je ressentais vis-à-vis du système ». Pas au point de négliger les tickets d'alimentation de l'Etat-providence dont

les jeunes parasites (c'est lui qui le dit) profitent sans état d'âme.

Finnegan écume le monde pendant quatre décennies à la poursuite de l'été sans fin (*Endless summer*, titre d'un fameux documentaire de 1966). Le livre égrène les spots - Bali, Australie, Tonga, Samoa... -, les vagues, qui ont leur petit nom et leurs humeurs, les techniques (les révolutions du shortboard, la planche courte surgie en 1967, ou du leash, le lien attaché à la cheville).

Les connaisseurs en feront leur miel ; les profanes se reporteront au glossaire, apprendront ce qu'est un closed-out, un shorbreak, voire un kook (un branleur, en gros), et se laisseront fasciner par le ressac, par « la magnifique violence des déferlantes ».

Finnegan remarque que sur les dix meilleures vagues au monde élues par un magazine spécialisé en 1981, il en avait surfé neuf. Pour autant il n'entre aucune forfanterie dans la litanie de ses « rides ». D'abord parce qu'il vante le style de meilleurs que lui. Ensuite parce qu'il avoue ses fautes, sa peur de la noyade - peur où il voit l'essence même du surf. Enfin parce qu'il n'en dissimule pas les creux, les taches. Le surf, c'est aussi les ravages

EXTRAIT

« Le surf a toujours eu pour horizon cette ligne tracée par la peur, qui le rend différent de tant de choses et, en tout cas, de tous les autres sports de ma connaissance. On peut sans doute le pratiquer avec des amis mais, quand les vagues se font trop grosses ou qu'on a des ennuis, on ne trouve plus personne. Tout, au large, semble s'entremêler de façon perturbante. Les vagues sont le terrain de jeu. Le but ultime. L'objet de vos désirs et de votre plus profonde vénération. En même temps, elles sont votre adversaire, votre Némésis, voire votre plus mortel ennemi. Le surf est votre refuge, votre bienheureuse cachette, mais il participe aussi d'une nature hostile et sauvage - d'un monde dynamique, indifférent. »

du soleil sur les épidermes ; la déche ; les jalousies, le narcissisme ; la commercialisation et la professionnalisation ; le ressentiment de jeunes Samoans ou Tongiens à la vue de ces riches (à leurs yeux) blancs oisifs venus exercer leur égoïsme existentiel sur des rivages d'où eux ne rêvent que de s'évader. A Madère, on lui jette à la face l'irrespect qu'il y a à placer sa vie à la merci des vagues quand les pêcheurs risquent la leur pour nourrir leur famille.

Guettant l'ouragan

Récit d'une initiation sans fin, *Jours barbares* retrace aussi la formation d'une conscience. Finnegan débarque en Afrique du Sud où il enseigne aux enfants des townships. Le choc de l'apartheid, ajouté à son goût pour « fouiner » et parler aux

gens, contribue à dévier sa route vers l'engagement. Il le concrétisera dans le journalisme, pratiqué en immersion sur les théâtres de guerre - « des mondes qui m'intéressaient bien davantage que la chasse aux vagues ». Un voile s'interpose entre lui et le surf. « Il n'était plus pour moi qu'une sorte d'image rémanente, une séquelle meurtrie de l'enfance. » Pourtant, si une forme d'absolu s'est étendue, s'il est aussi devenu père, Finnegan surfe toujours. Guettant avec avidité l'approche des ouragans atlantiques, il envoie tout balader, déserte son bureau new-yorkais à l'appel des houles du New Jersey. En quête de la plus longue vague, priant juste pour que « ça ne finisse jamais ». ■

FRANÇOIS MONTPEZAT

Jours barbares, William Finnegan, traduit par Frank Reichert, éditions du sous-sol, 528 pages, 23,50 €

MICHAËL FÆSSEL Essai

Ce que le jour doit à la nuit

Après *Le Temps de la consolation*, le philosophe Michaël Fœssel se livre à la nuit, un espace où il devient possible de vivre sans témoin. Un essai lumineux.

ON PEUT EN PARTIE jauger l'état d'une démocratie à l'état de ses nuits. On le dit souvent, la nuit parisienne n'est plus celle de *Paris est une fête* d'Hemingway. C'est vers les nuits berlinoises que nous entraînent aussi le philosophe et night-clubbeur Michaël Fœssel dans son essai *La nuit*, sous-titré *Vivre sans témoin*. Contrairement à la transparence blafarde des néons d'un Etat sécuritaire et néolibéral, le célèbre club berlinois, le Berghain, « montre l'entrelacement des contraires de ce qui mérite d'être vu [...] Cette nuit offre à ses participants le luxe rare d'une vérité ambiguë ».

Propice aux expériences égalitaires

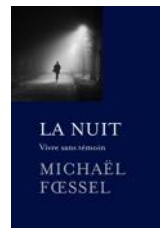
Aller à la nuit, c'est remettre en cause les hiérarchies du jour, l'ordre du monde que l'on défait à l'occasion de discussions nocturnes sans fin. Des nuits

révolutionnaires, celles de mai 1968 jusqu'au mouvement de Nuit debout, les ténébres demeurent un « lieu propice aux expériences égalitaires ». Mais, relève le philosophe, « pour devenir un lieu d'expérience, la nuit exige de moi que je m'y livre sans compter. C'est pourquoi elle est rétive à une réflexion qui instaure une distance entre ce que je vis et ce que je suis. Il faut être tout entier ou pas du tout, ce qui implique en premier lieu de ne pas se rapporter à l'heure tardive comme à une loi, ou à une limite ». Consentir à la nuit, c'est accepter de se soumettre aux expériences singulières qu'elle seule rend possibles.

« La nuit, les hommes veillent pour ne plus être surveillés. » Alors que le jour relève du droit, la nuit c'est l'espace de la police. On va à la nuit pour

toutes sortes de choses que l'obscurité contribue, de moins en moins, à masquer. À cet égard, Berlin, écrit Fœssel, est une ville où vailler que vailler et en dépit des progrès universels de la lumière blanche la nuit continue à éclairer le jour plutôt que d'être colonisée par ses impératifs. Empruntant aux évocations sensibles des écrivains (*Voyage au bout de la nuit*, *Tendre est la nuit* etc.), des cinéastes (*La Nuit du chasseur*, *la Dolce vita*, *Les Nuits de la pleine lune*...), aux paroles de chansonniers comme *La nuit je mens* du regretté Alain Bashung, comme au mythe platonicien de la caverne et à ses expériences personnelles, Michaël Fœssel tente de conceptualiser le cadre de la nuit.

Le philosophe conçoit la nuit « en pensant la manière dont l'obscurité change notre per-



La nuit. Vivre sans témoin, Michaël Fœssel, Autrement, collection Les Grands Mots, 176 pages, 14,90 €

ception, transforme notre rapport aux autres ou modifie notre expérience du temps, mais toujours en suivant des règles qui lui sont propres ».

Devenir un hibou

Il faut distinguer la figure de l'insomniaque de l'individu qui se refuse au sommeil pour explorer la nuit. Dans l'épaisseur de l'obscurité, les sens désarmés, le philosophe invite à devenir un hibou - un animal dont l'acuité nocturne se paye d'une totale impuissance en pleine lumière. « Pour peu que l'on se souvienne de la nuit, il est possible de faire varier librement les impératifs du jour, conclut le philosophe. L'homme est un être capable d'éclipses. » En quête d'une vie alternée et alternative. ■

VENERANDA PALADINO

MORDECAI RICHLER Roman

La vie tordue d'un juif entreprenant

La réédition des œuvres de l'auteur canadien Mordecai Richler (1931-2001) se poursuit. Il narre dans *L'Apprentissage de Duddy Kravitz* les aventures et avannies d'un jeune juif. Avatar de l'auteur ?



L'apprentissage de Duddy Kravitz, Mordecai Richler, traduit par L. Saint-Martin et P. Gagné, éditions du sous-sol, 412 pages, 23 €

IL Y A DU DICKENS chez Mordecai Richler. Ce goût pour raconter les vies, les destins, pourvu qu'elles soient tordues et qu'ils soient admirables. L'auteur, aujourd'hui décédé, était bien oublié avant que les éditions du sous-sol en France, en association avec les éditions du Boréal au Canada, n'entreprennent un programme de traduction et de republication de ses œuvres.

Après Solomon Gursky

L'année dernière, le lecteur français a pu découvrir, avec *Solomon Gursky*, une saga familiale bien déjantée sur fond de commerce d'alcool et de réinvention du culte israélien à destination des Indiens du Grand nord. Ceux qui n'ont pas encore lu ce chef-d'œuvre où se croisent Sergio Leone, John Irving, Philip Roth et Quentin Tarantino peuvent se rattraper :

il vient de sortir en poche. Pour les autres, il y a de quoi se réjouir avec la parution de *L'apprentissage de Duddy Kravitz*, roman le plus célèbre de Richler. Édité en 1959, porté à l'écran en 1974 par Ted Kotcheff (le réalisateur de *Rambo* !), le roman suit le programme de son titre.

Le lecteur suit les pas de Duddy Kravitz, du gamin qui n'aime rien de mieux que de torturer ses professeurs à l'ambitieux entrepreneur. Fils d'un chauffeur de taxi, frère d'un apprenti médecin, il cherche à impressionner son grand-père Simcha en devenant propriétaire, quitte à y laisser sa santé. Et l'amour de la dévouée Yvette. La narration se fait chronologique. Et très inventive. Jamais, on ne s'ennuie. Le livre fini, la seule chose que l'on se dit est : à quand le prochain Richler ?

JEAN-FRÉDÉRIC TUEFFERD